



A l'ombre de ceux qui partent

Michel BRUCHON

Michel Bruchon

À l'ombre de ceux qui partent

© Michel Bruchon, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0804-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

La journée avait été chaude, une longue journée de foin. Le soleil avait déjà disparu derrière la montagne qui barrait l'horizon à l'Ouest. Les clochettes des vaches, qui avaient été relâchées après la traite du soir, tintaient joyeusement sur les flancs verdoyants des collines proches.

Clovis, éreinté par la chaleur et un labeur éprouvant, se retourna avant de rentrer à la ferme. Il s'arrêta pour profiter un instant d'une si belle journée si vite passée et dont il n'avait connu que le travail acharné.

Enfin, un moment de répit dans la fraîcheur retrouvée. Enfin, ne plus courir. Plus d'urgence. Il s'assit lourdement sur le banc de l'entrée. Juste se laisser imprégner de cet instant magique dans la paix du soir. L'odeur des foin fraîchement coupés montait encore, tiède, enivrante. Ses épaules se relâchèrent.

Pour quelques instants, la conscience d'avoir abattu beaucoup de travail et la fatigue accumulée agissaient en lui comme les résidus de drogues euphorisantes. Tout était oublié. Il n'était plus importuné par l'ombre des jours à recommencer.

Il aurait préféré le temps de repos que son corps réclamait chaque jour un peu plus. Mais il fallait savoir apprécier de petits moments de bonheur muets dans la vie quand on est un vieux paysan habitant dans un hameau isolé aux creux d'une montagne immuable.

C'est pourquoi il savourait pleinement ces quelques minutes de relâchement après une journée éreintante, et retrouvait pour un instant cette impression de paix et d'appartenance à cette nature qui faisait tout son horizon. Plus particulièrement, les soirs d'été, après une journée exténuante, il aimait prolonger cette sensation de bonheur qui l'emplissait tout entier, respirant profondément. Dans la fraîcheur du soir, humant une dernière fois les odeurs remontant de la terre. Il était comme hypnotisé par le camaïeu de verts qui s'estompait alors que la nuit gagnait du terrain et que les cris et les clameurs des hommes avaient laissé la place aux clochettes et clarines des troupeaux.

Il était chez lui dans ce monde simple, harmonieux et rassurant, en totale connivence. Cette terre, c'était la sienne autant qu'il lui appartenait. Même s'il se battait tous les jours pour survivre, il ne se battait pas contre elle. Il tentait seulement de vivre en harmonie avec cette terre exigeante, parfois ingrate, mais

une amie de toujours qu'il ne quittera que pour le grand saut.

Parfois s'imposait le souvenir des jours qu'il avait vécus dans les tranchées pendant la Grande Guerre. Certains soirs, le ciel était d'un bleu profond où pointait bientôt l'étoile de berger. L'atmosphère était si calme qu'il était difficile de croire qu'on était en guerre. Mais il suffisait de baisser le regard pour voir cette terre retournée par les obus et penser aux camarades tombés quelques centaines de mètres plus loin. Comment avait-il pu survivre aux pluies d'obus qui vous rendaient fous et aux assauts sous la mitraille des boches ? Les souvenirs terribles qui le travaillaient s'étaient éloignés progressivement à mesure que les ans passaient.

La nuit tombait. Encore quelques minutes avant d'entrer. Et si la nuit pouvait l'emporter, lui et sa fatigue et ses soucis !

Il savait que, passé la porte, le charme serait rompu, immédiatement dissipé. Ce fragile bien-être passager alors **serait dépassé** par les sensations de fatigue et de lassitude retrouvées. L'intérieur de la maison, ces murs en pierres polies au passage des hommes lui rappelaient la dureté des temps et ces jours sans fin où tout devait être sans cesse recommencé. Cette vie de travail qui ne débouchait sur rien d'autre qu'une succession de jours de travail de plus en plus épuisants à mesure qu'il avançait en âge. Les vaches à traire, les foins à faucher, le bois à fendre, la neige et le froid pendant des mois, tout ce travail et ces misères le démoralisaient.

Il tentait parfois, le dimanche soir, d'éviter un moment de cafard en prenant quelques verres de gnole. Mais la Germaine veillait au grain, cachait bien vite la bouteille dans le buffet et revenant vers lui : « Enfin, Clovis, allez ! Viens te coucher, ça vaut mieux ! Ça ne te vaut rien de te mettre dans des états pareils ! » disait-elle invariablement.

Il se laissait prendre par le bras et ils allaient en avançant lourdement comme deux vieux. Il s'affalait sur le lit et elle le déshabillait en marmonnant ou en se fâchant :

— Si c'est pas malheureux de boire comme ça ; je ne vois pas ce que ça t'apporte.

Elle le bordait comme un enfant avant de repartir à la cuisine pour finir la vaisselle ou préparer le repas du lendemain. Que serait-il devenu sans elle, un ivrogne, un clochard dormant dans les fossés en été ou dans les granges, à qui on donnerait un bout de pain contre quelques heures de travail ? Mais le matin

suivant, il se réveillait comme tous les jours. Il allumait le feu pour chauffer le café. Tout était oublié. Il ne fallait pas qu'on soit en retard pour commencer la traite des vaches avant les travaux des champs.

Clovis se décida à entrer. Il aurait pu avancer dans la maison les yeux fermés, il aurait pu dire sans l'ombre d'un doute à quel endroit précis il se trouvait, reconnaissant les odeurs caractéristiques de chaque endroit, tièdes, chaudes, une odeur de poussière de l'entrée, celle de terre humide dans le couloir où il pendait ses habits d'extérieur et il enlevait ses bottes l'hiver. Puis, c'était la grande cuisine et son fourneau à quatre marmites avec ses odeurs de café au lait le matin, de pain le lundi et de fumée chaude ou froide tout au long de la semaine. Il s'y mélangeait de temps en temps l'odeur de saucisse et de jambon quand le vent s'engouffrait et refoulait par les vantaux de la cheminée. Quand on approchait sur la droite, les odeurs dominantes venaient de l'étable et des bêtes.

Il savait que la Germaine s'était dépêchée à la cuisine pour que tout soit prêt et peut-être qu'elle lui dirait « pourquoi restais-tu, dehors, à trainer ? ». La fraîcheur des vieux murs était sensible. La maison semblait dormir déjà dans le silence du soir. Il avança sans allumer, guidé par la lumière vacillante qui venait de la cuisine et passait sous la porte de communication.

La Germaine était assise. Elle tourna la tête. Il savait ce qu'elle pensait. Il ne peut jamais se rentrer. Il se dirigea vers le fourneau pour prendre la casserole qui contenait la soupe chaude. Il la posa sur le dessous-de-plat en métal offert par la tante Juliette pour leur mariage. Il prit la louche et servit la Germaine avant de remplir son assiette. Il s'assit et coupa deux tranches de pain. Ils le découpèrent en carré avant de les mettre dans leur soupe. Après une si longue journée, ils mangèrent en silence comme si leurs dernières forces devaient être gardées pour avaler la soupe et quelques restes du midi.

La Germaine et Clovis mangeaient généralement sans un mot ; l'environnement sonore se réduisait au tic-tac de la vieille horloge, au miaulement d'un chat ou au souffle du vent dans la cheminée. Il y avait encore moins de raisons de parler quand les corps étaient rompus de fatigue.

Il arrivait que la Germaine montrât, sur un coin de la table, le courrier que le facteur y était venu déposer dans l'après-midi, pendant qu'ils étaient aux champs. En général, Clovis ne répondait pas, il se contentait de regarder du côté du courrier. Il n'arrivait jamais rien de bon par le courrier et encore moins ces temps-ci. Il valait mieux manger d'abord. Il serait bien temps de voir après. Elle

ouvrait rarement le courrier et elle lui laissait le soin de lui lire dans le journal ce qui pouvait les intéresser pendant qu'elle se dépêchait de nettoyer la table et de faire la vaisselle.

La ferme, les bêtes et le travail, c'était un monde dur et exigeant pour des corps gagnés par la vieillesse, mais c'était leur vie. C'était tout ce qui leur restait. C'était leur chez-eux, simple et rassurant. Le reste était un monde étranger qu'il comprenait de moins en moins.

Ils avaient eu deux enfants : un garçon qu'ils avaient appelé Arthur comme son parrain et puis, deux ans plus tard, une fille, Louise. Arthur était si beau avec ses boucles blondes que la Germaine n'aurait jamais osé les couper. Mais un jour, il était tombé sans raison apparente, puis une autre fois. La prise de sang confirma les inquiétudes du médecin. Le petit souffrait d'une leucémie, une maladie incompréhensible, injuste, incurable. En quelques mois, il avait perdu ses cheveux bouclés, ses rires. Puis, son beau visage d'enfant s'était creusé. Ses yeux, trop grands, vous regardaient, incrédules.

Les derniers temps, ils ne quittaient plus la chambre d'Arthur. À tour de rôle, chacun restait à son chevet, tenant sa petite main, passant un linge humide sur son front. Au début d'avril, Arthur s'était encore affaibli. La Germaine l'avait veillé toute la nuit et Clovis était venu la remplacer après la traite du matin. Il restait là, assis près du lit.

Au milieu de la matinée, Arthur respira plus fort. Clovis appela la Germaine. Il tenta de le soulever pour qu'il retrouve son souffle. Le petit ouvrit les yeux et ses petites lèvres remuèrent comme s'il avait voulu dire papa. Il fut parcouru par un frisson. Il se détendit et se relâcha. Clovis attendit un moment, puis le reposa délicatement sur l'oreiller.

La Germaine, debout à côté du lit, serrait son tablier dans ses mains. Elle marqua un temps d'arrêt. C'était inacceptable, pas possible. Clovis se leva et la prit dans ses bras. Elle se crispa furieusement contre lui, tremblante. Ils restèrent ainsi un long moment. Puis elle fondit en larmes, vaincue. Enfin, elle fut assez forte pour venir au bord du lit et prendre son petit dans ses bras et le couvrir de baisers.

Mourir un matin d'avril à quatre ans. La mort de ce fils adoré était insoutenable.

Ils travaillèrent plus dur, plus longtemps pour tenter de ne plus y penser, mais cette ombre était là qui rentrait par les plus petits interstices, qui leur transperçait

le cœur à tout moment. Des années plus tard, son petit visage aux boucles dorées s'imposait dans la cour ou devant le gâteau que la Germaine déposait sur la table.

Cet amour pour leur fils, mort, et cette incapacité à dépasser leur douleur les avaient amenés inconsciemment à délaisser leur fille, Louise. Elle avait un caractère difficile et rien ne semblait jamais lui convenir. Depuis toute petite, cela n'avait été que refus, disputes et querelles que la Germaine devait assumer et contrôler.

Clovis, en homme, se gardait d'intervenir sauf quand les cris avaient trop duré. Alors, il haussait le ton de sa grosse voix et levait sa main comme une menace à ne pas prendre à la légère. La Germaine et lui s'étaient culpabilisés en imaginant que la Louise avait souffert de l'extrême attention qu'ils avaient portée à leur fils malade. Elle avait pu se sentir mal-aimée.

Quand la Louise eut quatorze ans, les parents l'inscrivirent dans une classe de couture dans une maison familiale. Elle termina la première année sans trop de problèmes, mais, dès le mois de juillet, elle refusa d'aider ses parents aux foins, préférant prendre un emploi de serveuse dans un restaurant des environs. Ils donnèrent leur accord, partagés entre l'envie de la garder pour qu'elle les aide au moment où le travail était si dur, et le soulagement de n'avoir plus à livrer d'incessantes batailles pour tout et pour rien.

Leur monde ne l'intéressait pas ; un monde de paysans accrochés à une terre qui leur permettaient à peine de subsister, derrière leurs vaches tous les jours de l'année. Il lui fallait vivre, disait-elle. Elle voulait pouvoir être comme les autres à la ville, gagner de l'argent. Elle vivrait un jour dans un appartement avec une cuisinière à gaz, des toilettes et même une baignoire.

À la fin de l'été, elle vint voir ses parents pour leur annoncer qu'elle avait trouvé un apprentissage chez une modiste. Ils comprirent à quel point elle avait changé, c'était une jeune fille de la ville. Avec l'argent qu'elle avait gagné, elle s'était achetée des chaussures et une robe neuve. Elle avait préparé de longues explications et s'attendait à une discussion serrée et qui aurait pu dégénérer. Elle fut surprise de ne pas être interrompue pendant ses explications. Ces quatre yeux qui la dévisageaient pendant qu'elle parlait l'intimidaient et la décontenançaient. Alors, elle parla, parla jusqu'au moment où elle ne sut plus quoi dire. Il y eut un moment de silence, puis sa maman conclut simplement « ma fille, c'est ta vie ». Clovis se leva en disant : « C'est pas le tout, le travail n'attend pas ! Il faut que

j'aille battre ma faux ! » Il sortit.

La Louise le rattrapa et lui dit qu'elle devait repartir le soir même. Il eut un moment d'hésitation, se retourna.

— Louise, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Il la regarda longuement avant de reprendre son chemin vers l'atelier. Il aurait tant voulu pouvoir la serrer dans ses bras, mais il n'avait jamais su comment s'y prendre avec elle.

Elle eut envie de le rattraper, de l'embrasser. Qu'il la serre fort dans ses bras. Mais, déjà, il partait vers l'atelier d'un pas lent et le dos courbé. Seule, interdite, elle regardait ce père qui s'éloignait. Ils n'avaient jamais pu parler ensemble. Ils ne s'étaient jamais apprivoisés l'un l'autre. Aucun d'eux n'avait fait ou osé faire un pas vers l'autre. Ce n'était pas de l'incompréhension, mais de l'incapacité à communiquer. Leurs pauvres mots resteraient bloqués à jamais.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il aurait préféré que ce soit elle qui meurt, ou qu'il n'y avait plus de place dans son cœur meurtri à jamais. Elle se posait souvent ces questions et d'autres encore sans pouvoir les élucider. Elle ne pourrait jamais aborder ces sujets avec son père. C'était en partie à cause de cette incapacité à pouvoir parler simplement avec lui qu'elle n'aimait pas rester avec eux. Elle ne supportait plus cette maison où on ne parle que de foin, de bêtes, du temps qu'il fait et de temps en temps des autres, des voisins ou des cousins qu'elle connaissait à peine.

La Louise revint **auprès de sa mère**. Elle resta un instant immobile au milieu de la cuisine. La lumière de fin de journée glissait sur la table usée, sur les mains de sa mère occupées à reprendre un vieux pantalon. On n'entendait que le frottement régulier de l'aiguille et, au loin, le marteau de son père frappant la faux. Elle s'assit après avoir pris un verre d'eau à la pompe et s'assit en face de sa mère.

La Germaine leva les yeux de son ouvrage attendant que sa fille lui parle.

La Louise haussa légèrement les épaules.

— Maman... je pars ce soir !

— Comment, Louise, ce soir ! Tu ne peux pas attendre jusqu'à demain, c'est dimanche !

— Je commence lundi... et demain dimanche, je vais à l'anniversaire d'une

amie.

— Enfin, c'est toi qui vois ! Nous, les vieux, on est juste bon à trimer sans un jour de repos dans l'année.

Un silence retomba, plus lourd que le précédent. La mère replia le tissu sur ses genoux, comme pour gagner du temps.

— Et ton père, qu'est-ce qu'il en dit ?

— Rien, comme d'habitude. Il ne me dit jamais rien. Vous me reprochez de ne pas rester, mais on n'a jamais rien à se dire ! Cette maison, c'est une tombe... tu comprends, maman, moi, j'ai envie de vivre, je ne veux pas rester enfermée dans votre monde !

— Si je te comprends bien, nous ne savons pas vivre, ton père et moi !

— Maman, je ne dis pas ça, c'est votre vie, ce n'est pas la mienne, voilà tout !

— Quand est-ce que tu pars ?

— Je ne vais pas tarder, il faut que je prenne l'autobus de six heures !

— Heureusement que tu nous préviens, Louise. C'est à peine si on a le temps de prendre un café. Ton père va atteler le cheval et va te ramener au village.

— Non, maman, je vais partir maintenant, vous avez votre travail et il y a longtemps que je n'ai pas marché à la campagne.

— Alors, tu pars comme ça ! Ah ! Mon Dieu, si ce n'est pas malheureux ! C'est bien la peine d'avoir des enfants ! Comme si on t'avait fait du mal. Tu pars comme si on ne t'aimait pas ! Tu sais bien qu'on n'a que toi et qu'on serait tellement heureux de t'avoir avec nous plus souvent. Ils ne savent pas la chance qu'ils ont les autres qui peuvent garder leurs enfants avec eux !

— Je sais, maman, mais ce n'est pas la question. Je savais que vous ne seriez pas contents. Je comprends bien, mais c'est comme ça ! Maintenant, il faut que j'y aille.

Elle fit le tour de la table. Sa mère lâcha son ouvrage et se leva lourdement en s'appuyant sur le bord de la table. Elle embrassa longuement sa fille avant de la laisser partir et elle sortit un mouchoir de sa poche de tablier pour essuyer une larme furtive.

— Tu embrasseras bien papa pour moi, lui dit la Louise en sortant de la cuisine.